

## **A**uguste GAUQUE

Auguste CAUQUE naît à Sainte-Enimie (Lozère) le 23 mai 1879. Il effectue son service militaire au 142<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de novembre 1900 à septembre 1903. Il passe dans la réserve au 123<sup>e</sup> Régiment Territorial d'Infanterie.<sup>1</sup>

En 1909 il épouse Emilie BEYS, institutrice suppléante. Elle est fille de Joseph BEYS et de Marie Agnès TUFFERY.

Auguste CAUQUE en 1909.



Rappelé par l'ordre de mobilisation générale du 2 août 1914 il arrive à son corps le 15 août. Il passe au 173<sup>e</sup> R.I. le 23 octobre 1914 et part en train pour le front. Sa femme Emilie est sur le point d'accoucher. Quelques jours plus tard Jeanne CAUQUE, leur fille, voit le jour à Mende, c'est le 8 novembre.

Depuis mi septembre le 173<sup>e</sup> est engagé dans la Meuse au nord-ouest de Verdun, secteur de Montzéville, Esnes<sup>2</sup>, Haucourt<sup>3</sup>, Malancourt et Béthincourt. Auguste rejoint son régiment juste avant que celui-ci n'attaque la cote 281 à l'ouest du bois de Forges, le 23 novembre. Pendant cette période, le régiment organise défensivement le terrain reconquis sur l'ennemi. Ces combats menés contre des

*tranchées solidement établies, surplombant le ruisseau des Forges, sont très violents et très durs.*<sup>4</sup>

*Le 23 novembre, le régiment quitte cette région et passant par Verdun, vient cantonner à Haudainville*<sup>5</sup>. Le lendemain il se déplace de nouveau et finalement il relève les 10<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> d'Infanterie entre Vaux-les-Palameix et Mouilly, dans les bois de Ranzières et du Loclont.

Là, Auguste et ses compagnons du 173<sup>e</sup> R.I. créent *les organisations défensives du bois de Ranzières, et par des actions de détail, portent les lignes au contact des organisations allemandes. C'est une lutte journalière à la grenade, grenades de fortune de 1914.*<sup>6</sup> A cela il faut ajouter les bombardements d'artillerie et les attaques parfois très violentes des allemands.

Dans le même temps les fantassins se transforment *en terrassiers, ils exécutent de véritables travaux de Romains, manient plus souvent la pelle et la pioche que le fusil.* Les hommes et leurs chefs apprennent *la guerre des tranchées*<sup>7</sup>. *La nuit tout le monde est sur pied, à la fois pour parer à une attaque et pour exécuter les travaux de terrassement*<sup>8</sup>. Et il pleut presque sans discontinuer en cette fin 1914 et durant les premiers mois de 1915. Pour tenter d'éviter de trop grosses pertes on organise une *guerre de mines*, en particulier dans le secteur des Eparges.

---

<sup>1</sup> Registre matricule classe 1899 - canton de Sainte-Enimie, AD de Lozère.

<sup>2</sup> Esnes-en-Argonne.

<sup>3</sup> Peut-être Haucourt-la-Rigole

<sup>4</sup> *Historique du 173<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie – Campagne 1914-1918*, édit. Librairie Chapelot, Paris, p. 3.

<sup>5</sup> Au sud-est de Verdun.

<sup>6</sup> Op.cit. *Historique du 173<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie – Campagne 1914-1918*.

<sup>7</sup> *Les Eparges – Février - avril 1915*, par le Général MORDACQ, Internet <http://perso.wanadoo.fr/chtimiste/bataille1418/combats/1915eparges.htm>.

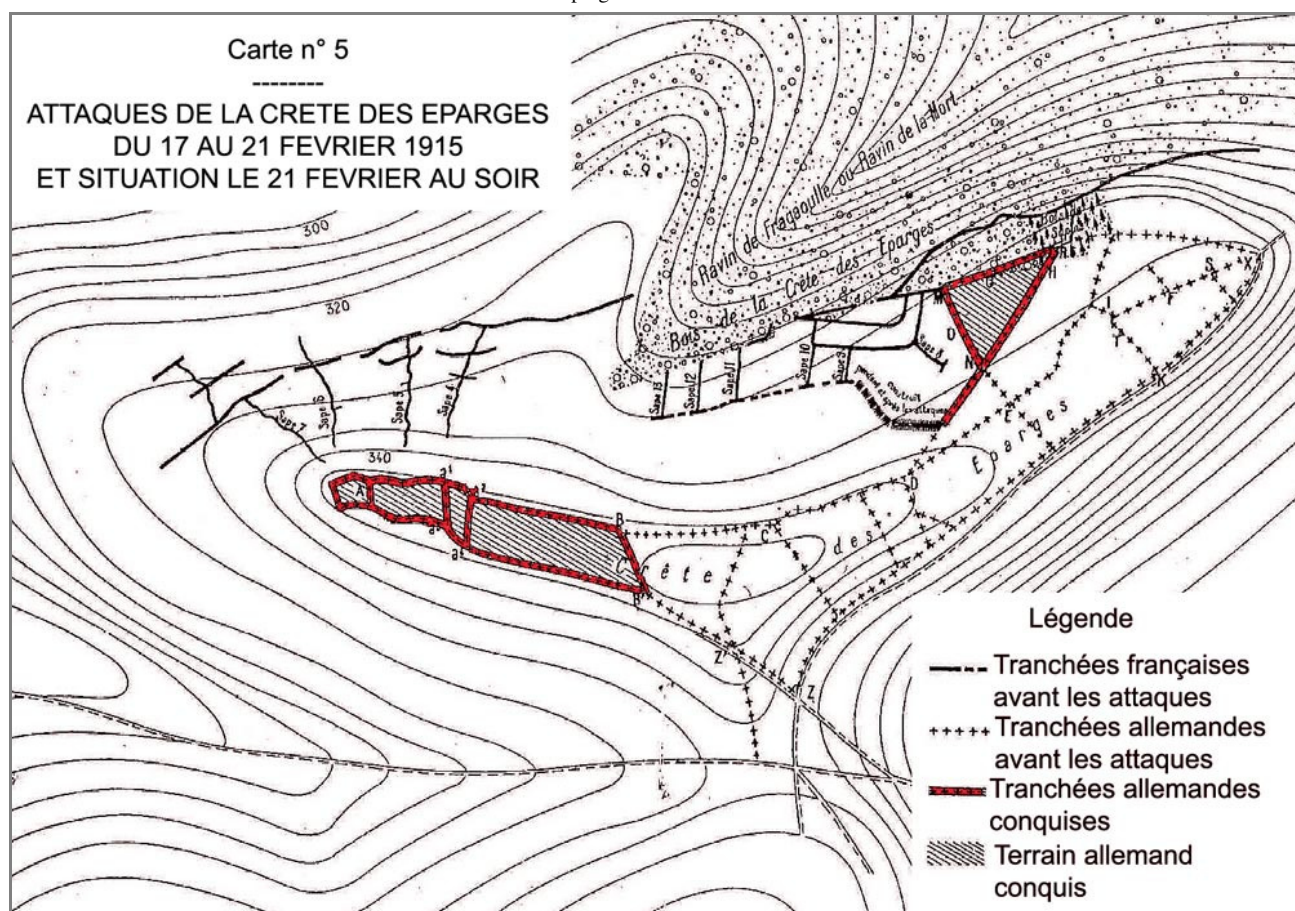
<sup>8</sup> Op.cit. *Les Eparges – Février - avril 1915*.

Le 19 décembre 1914, le 173<sup>e</sup> R.I. participe à une attaque générale (...) qui a pour but de chasser les Allemands de la tranchée de Calonne.<sup>9</sup>

L'éperon des Eparges domine de ses 346 mètres la vallée de la Woèvre et il est tenu par les troupes ennemies depuis le mois de septembre 1914. C'est devenu un objectif militaire de premier ordre.<sup>10</sup>

Le 17 février 1915 l'attaque générale pour s'emparer de l'éperon des Eparges commence, à deux heures de l'après midi, par l'explosion de deux mines françaises. Les fantassins de plusieurs régiments, et avec eux Auguste CAUQUE, se ruent à l'assaut. Ils prennent les premières lignes ennemies. Toutefois ils doivent les abandonner en raison des violentes contre-offensive allemandes. Suivent alors des attaques et contre-attaques quasi quotidiennes. Aux bombardements succèdent les charges à la baïonnette, mais en vain, les Français ne parviennent pas à bousculer les Allemands solidement retranchés dans cette « citadelle » redoutable. Dans chaque camp, les pertes sont considérables et pour les survivants, la vie quotidienne devient un enfer.<sup>11</sup>

Les Eparges en février 1915 <sup>12</sup>



C'est l'enfer sur les flancs du piton, dans les trous d'obus, les sapes et les tranchées presque comblées, les survivants hagards se terrent au milieu des cadavres et des morceaux humains de leurs camarades de section sans cesse bouleversés par les explosions des obus et des marmites. Maurice GENEVOIX, lieutenant au 106<sup>e</sup>, se trouve dans cette tourmente, il

<sup>9</sup> Op.cit. *Historique du 173<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie – Campagne 1914-1918*.

<sup>10</sup> *La bataille des Eparges*, dans *Les Chemins de la Mémoire* - n° 151 juin 2005, AD du Nord BH10412.

<sup>11</sup> Op. Cit. *La bataille des Eparges*.

<sup>12</sup> Op. Cit. <http://www.chtimiste.com/batailles1418/combats/1915eparges.htm>.

témoigne dans son livre *Les Eparges*<sup>13</sup> publié en 1921. Par exemple le 20 février, *des hommes crient dans l'entonnoir 7 entre les rafales d'obus. Encore ! Et de sombres débris soulevés dans la fumée, et leur chute mate heurtant la boue...*

*C'est alors que ce 210 est tombé. Je l'ai senti à la fois sur ma nuque, assené en masse formidable, et devant moi, fournaisée rouge et grondante. Voilà comment un obus vous tue. (...) Je vis absurdement. Cela ne m'étonne plus : tout est absurde. (...) Qu'est-ce qui appuie sur moi, si lourd, et m'empêche de me lever ? Mon front saigne : ce n'est rien, mes deux mains sont criblées de grains sombres, de minuscules brûlures rapprochées ; et sur cette main-ci, la mienne, plaquée chaude et gluante une langue colle, qu'il me faut secouer sur la boue.*

*Je suis libre depuis ce geste ; et je puis me lever, maintenant que le corps de Lardin vient de basculer doucement. Il mangeait un quignon de pain aux doigts ; il n'a pas changé de visage, les yeux ouverts encore derrière les verres de ses lunettes ; il saigne un peu de chaque narine, deux filets foncés qui vont se perdre dans sa moustache. (...) Lardin, Legallais, Trellu, Giron, Delval, Jubier, Laviolette, et d'autres, d'autres, les méconnaissables, je les enjambe l'un après l'un, jalons qui ne marquent plus rien. Mes souliers glissent sur des choses grasses, mes genoux flageolent d'épuisement...*

*Je ne peux tout de même pas, seul survivant, rester dans cette tranchée pleine de morts ! Il faut que j'aie la force d'aller jusqu'à l'entonnoir 7, que je « rende compte » au commandant, que je lui dise : « Mon commandant, je suis tout seul là-haut... »<sup>14</sup>*

Auguste CAUQUE est tué le lendemain, 21 février 1915 dans ce même secteur des Eparges, il a 35 ans.

Sa femme Emilie devient veuve, avec une leur petite Jeanne à élever. Honorine et Augustin feront tout leur possible pour l'aider et pour que Jeanne ait une enfance gaie.

Le transport des blessés sur les pentes boisées du ravin des Eparges<sup>15</sup>



<sup>13</sup> *Les Eparges*, Maurice GENEVOIX, 1<sup>ère</sup> publication 1921, rééd. dans *Ceux de 14*, Maurice GENEVOIX, éd. Flammarion, collection Points, Paris 1950.

<sup>14</sup> Op. Cit. Maurice GENEVOIX, pp. 596-598.

<sup>15</sup> La guerre 14/18 vue par les élèves de CM2 de Fresnes en Woëvre -

<http://www.ac-nancy-metz.fr/IA55/fresnesenwoevre/sites/guerre14-18/blesses.htm>